

# RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

fondées par

A. KOYRÉ H.-CH. PUECH A. SPAIER

IV

1934-1935



BOIVIN & C<sup>o</sup>, EDITEURS, RUE PALATINE, PARIS, VI<sup>e</sup>

nécessairement laisser ouvertes. On ne le peut malheureusement ici. Disons seulement que l'équation proposée (p. 49) entre « anthropologie philosophique » et « philosophie anthropologique » pourra prêter à de graves malentendus. Si vraiment elle répond à l'intention centrale, ne faudra-t-il pas perdre beaucoup de temps pour expliquer au profane que ce n'est pas là de l'« anthropologisme » ?

Henry CORBIN.

Gerhard KRUEGER. *Philosophie und Moral in der kantischen Kritik*. Tübingen, J.-C.-B. Mohr (P. Siebeck), 1931, in-8°, VII + 236 p.

L'intérêt capital de cet ouvrage est de préciser une question qui, pour beaucoup peut-être, rend un son étrange : quelle sorte de métaphysique Kant, l'auteur de la critique, a-t-il voulue, et sous quel horizon l'a-t-il voulue ? Développer cette question, ce n'est pourtant que suivre l'intention initiale de Kant lui-même, et la rigueur avec laquelle, pas à pas, grâce aux ressources d'une connaissance de tous les détails, M. Krüger met en œuvre les textes du philosophe témoigne bien que la question posée est au principe d'une interprétation authentique. Évidemment on pensera ici au propre livre de Heidegger sur « Kant et le problème de la métaphysique » ; M. Krüger reconnaît que son interprétation doit à l'enseignement de Heidegger une impulsion décisive ; pourtant le livre de celui-ci ne se présente que comme une esquisse d'« ontologie fondamentale » basée sur la *Critique de la Raison pure*. En outre, la finitude de l'homme s'accomplit et se détermine, selon l'analytique de l'existence, par rapport à la temporalité et à la mort ; cette finitude, M. Krüger la montre déterminée, selon Kant, par rapport à la loi morale et à l'obéissance envers ce commandement inconditionnel (p. 8). Son interprétation est essentiellement anthropologique, mais, bien entendu, il n'est pas question de répéter le « kantisme anthropologique » d'un Fries : la connaissance anthropologique est elle-même une partie de la téléologie, et doit être rattachée à un fond de présuppositions métaphysiques hors desquelles il n'y a pas à comprendre Kant.

L'auteur tient à établir dès le début que Kant n'a pas prétendu « détruire » l'ancienne métaphysique, mais que son effort se présente comme le dernier tenté pour la sauver, c'est-à-dire pour en fonder la valeur. Le sens de la *Critique* n'est point d'être un *Ersatz* (de la métaphysique ni de lui substituer une théorie de la connaissance. Kant parle de la métaphysique comme d'une « disposition naturelle » et indéterminable de l'homme, et de la *Critique* comme d'une « propédeutique » de la métaphysique. La *Critique* est dirigée contre l'usage spéculatif de la raison pure, mais non pas contre son usage en général. Elle a une utilité positive, « dès qu'on est persuadé qu'il y a un usage pratique (l'usage moral), radicalement nécessaire, de la raison pure... La *Critique* a pour tâche de fonder la métaphysique sur une base morale, et cela malgré l'impossibilité de la métaphysique. Si l'on s'en tient à ce que dit

Kant, la « matière » de l'ancienne métaphysique est conservée (Dieu, liberté, immortalité), mais il faut renoncer à en rien savoir d'une science purement théorique et désintéressée ; l'homme ne peut et ne doit en atteindre un savoir que dans son obéissance au commandement moral qui lui révèle sa destination effective, inéluctable. S'il en détourne, c'est pour déchoir de la liberté dans l'arbitraire, de l'autonomie dans l'hétéronomie, et se soumettre au conformisme des dogmes historiques de son temps. C'est cette fuite qui est son « mal radical » (p. 6). La *Critique* est une discipline de la philosophie qui permet de mettre fin aussi bien à la présomption dogmatique qu'au désespoir sceptique. Mais sa valeur positive n'est concevable que par rapport à un monde considéré comme « monde créé », et à l'intérieur duquel l'homme occupe sa place à côté d'autres créatures. Ce projet de Kant, qui n'annonce guère la « philosophie moderne », forme ainsi le thème de la recherche de M. Krüger, dont la fécondité tient à ce qu'elle reprend ce projet comme *actuel*, « comme la critique des possibilités *actuelles* » (p. 11).

Les analyses de M. Krüger sont éminemment propres à déjouer les malentendus et les incompréhensions banales qui se sont multipliées au sujet de l'impératif catégorique, et à préciser la notion correcte du « formalisme » (en faisant oublier la nuance péjorative de ce mot). Il faut l'interpréter en pensant au lien de la philosophie pratique avec la vie : la philosophie ne fait que formuler comme un impératif ce que la vie connaît comme un commandement moral (p. 63). Celui-ci n'est point une esquisse (*Entwurf*) projetée par l'homme, il rencontre cet homme comme un « fait ». Ici, ni conformisme juridique, ni discipline autoritaire. S'il y a un impératif catégorique et s'il est réellement pensé, il concerne non point l'exécution (matérielle ou personnelle) de l'acte, mais l'acte lui-même comme tel, c'est-à-dire qu'il s'applique à la détermination de la volonté et non point à l'action (p. 71). On ne peut en imaginer à son gré la condition : l'homme n'y existe comme but final que si, *chaque fois* qu'il le pense réellement, il exécute « *seipso et actualiter* » ce que l'impératif prescrit. A la différence de la liberté de l'Esprit universel, telle que la conçoit Hegel, l'impératif catégorique contient comme but final quelque chose de radicalement individuel : la liberté monadique que j'ai dans l'instant présent, non point la liberté en général d'une faculté humaine empirique, mais son exercice *chaque fois*, déjà décidé et déjà lié. Car, avant tout usage de la volonté dans l'action, avant donc l'application de toutes les règles techniques, le sujet rationnel doit s'être choisi soi-même comme sujet « choisissant *actualiter* » (p. 73). C'est par ce choix seul qu'il est sûr de se choisir réellement soi-même, et non pas un « On » anonyme et fantastique sous les idées dominantes de son entourage sur le bonheur. « Dans la connaissance morale, l'être du sujet et de l'objet sont identiques ; l'objectivité pratique est la subjectivité authentique. »

Ainsi donc, parler d'une *ontologie de la morale*, c'est proposer l'analyse de la « compréhension » des buts moraux en tant que moraux, donc de

l'homme comme être moral. Le mode d'existence propre de l'homme n'est accessible, parce que spécifiquement moral, que dans un mode d'existence lui-même moral. L'impératif catégorique, c'est une direction enjointe à l'existence, une injonction d'être, et, en tant que formulation de l'être, l'injonction d'esquisser (*Entwurf*) une éthique matérielle des valeurs (p. 74). Chaque homme porte obscurément en soi une métaphysique des mœurs, et, selon le mot de Kant, « avoir une telle métaphysique est le devoir même ». L'impératif catégorique est le principe pratique de la connaissance de nous-mêmes, en tant que nous avons une destination assignée dans la Création. L'impératif moral devient essentielle-ment dans ses formulations une ontologie pratique de la Création (p. 75).

Il est désormais possible de développer l'idée critique de la philosophie : la « critique » est introduite comme une « tâche morale de la philosophie » (p. 129). La véritable *Aufklärung*, c'est l'effort moral sur soi-même. Mais, la critique s'insérant elle-même dans le système théocentrique, elle n'a pas d'autre objet que les relations de l'être dans ce système. « La question transcendantale au sens critique se résout en une ontologie « éclairée ». C'est sous l'horizon de la Création que se trouve tout ce qui est, à savoir comme « créé, réservé à telle ou telle destination » (p. 150). L'ontologie critique ramène à une ontothéologie, et celle-ci signifie une « éthico-théologie ». Tel est l'ultime fondement sur lequel s'édifie le problème de la liberté, comme « origine de la différence entre philosophie théorique et philosophie pratique » (p. 164).

Le résultat historique de cette recherche est d'importance ; en la suivant jusqu'à son terme, il apparaît que ni les idéalistes allemands, ni les néo-kantiens n'ont véritablement saisi l'intention de Kant (p. 226). Plus féconde encore la tâche positive que M. Krüger assigne à son interprétation de la *Critique* dans la situation actuelle de la philosophie ; les indications sommaires données ici ne permettent pas d'insister là-dessus, mais on veut saluer son effort avec sympathie. On aura retrouvé et compris bien des choses, en cessant de voir un paradoxe dans le fait de parler de « Kant comme métaphysicien ».

Henry CORBIN.

## PSYCHOLOGIE ET LINGUISTIQUE

Maurice PRADINES. *Philosophie de la Sensation. II. La Sensibilité Élémentaire. Les Sens de la Défense*. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, Fascicule 66. 1 vol., in-8°, 381 p. Paris, Les Belles Lettres, 1934.

Ce livre de M. Pradines est une suite de ses études sur la philosophie de la sensation<sup>1</sup>. Après en avoir posé les problèmes les plus généraux

1. V. *Recherches Philosophiques*, vol. III.

— ceux de la qualité, de l'espace, de la perception extérieure, de la mémoire perceptive —, et après avoir examiné, dans le volume précédent, ceux des sens primaires qu'il qualifie de « sens du besoin » — le plaisir, le goût et l'odorat —, l'auteur consacre le volume présent à la sensibilité cutanée, à cet ensemble de données sensorielles qui constituent les « sens de la défense ».

La sensibilité cutanée semble nous mettre en présence d'une pluralité embarrassante de sens indépendants les uns des autres : douleur, toucher, perception tactile de l'espace, sens de la force, du mouvement, sens thermique etc. M. Pradines en cite toute une douzaine : la sensorialité cutanée finit par cesser de présenter une unité. On se trouve devant une anarchie complète de sensibilités n'ayant en commun que le fait qu'elles se localisent toutes dans l'épiderme ; quant au reste, aucune n'a rien à voir avec une autre. Ce qui nous oblige à rechercher un principe capable d'apporter de l'ordre, et de la subordination, dans ce chaos apparent.

Un tel principe est fourni, d'après l'auteur, par l'idée de la *représentation*, dont il fait le caractère central et le plus essentiel de la sensation. En effet, un acte de l'esprit qui cherche à dépouiller les affections sensorielles du caractère d'affectivité et à les transformer en représentations, c'est-à-dire en états qui présentent à la conscience un *objet* extérieur, coopère à la formation de toute sensation. C'est en ce sens-là que M. Pradines croit rencontrer une « volonté de représentation » à la base de toute sensibilité. Dans la mesure où cette « volonté » parvient à se réaliser, la sensation est plus parfaite et plus achevée ; d'autre part, si cette tendance à la représentation trouve, du côté de la nature spécifique de l'une ou de l'autre sensibilité, des obstacles insurmontables, il en résulte un avortement de la sensibilité respective ; tels sont les cas du sens olfactif et du sens thermique. Au moyen de ce principe un groupement et une certaine subordination peuvent être établis parmi les sensibilités cutanées, anarchiques en apparence. La douleur et le chatouillement sont exclus de la sensorialité proprement dite parce que, tous deux, ils restent au niveau de l'affectivité et n'arrivent pas à constituer une représentation véritable. Dans le contact, la pression légère et la pression forte, il faudra voir non pas trois sensibilités distinctes, mais autant de graduations d'intensité différentes du même sens, « car c'est la fonction qui cautionne l'unité de l'organe ; ce n'est pas la multiplicité brute des éléments de l'organe qui peut nous permettre de conclure à la multiplicité des fonctions ». La conséquence la plus importante de la conception de M. Pradines est de rétablir le sens tactile dans la position privilégiée que lui avait assurée la tradition. Ce n'est, en fait, qu'avec le tact que la sensibilité élémentaire se crée une extériorité véritable, vu que ce n'est que l'objet tactile qui mérite ce nom, parce qu'il s'oppose réellement au sujet. On est donc fondé à voir, dans le sens tactile, le support autant que le principe d'unité de toutes les sensibilités cutanées.